Document généré le 15 juil. 2025 15:15

Histoire Québec

La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jean-Port-Joli

Volume 4, numéro 2, juin 1998

Gens et lieux du pays d'En-bas-de-Québec : la Côte-du-Sud

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11242ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(1998). La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jean-Port-Joli. *Histoire Québec*, *4*(2), 38–38.

Tous droits réservés © La Fédération des sociétés d'histoire du Québec, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jean-Port-Joli

***Philippe-Aubert de Gaspé [1786-1871], auteur du roman* Les anciens Canadiens.**
Source : ANQ, P600-6/GH571-26

Chaque paroisse chômait autrefois la fête de son patron. La Saint-Jean-Baptiste, fête patronale de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli, qui tombait dans la plus belle saison de l'année, ne manquait pas d'attirer un grand concours de pèlerins, non seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés. Le cultivateur canadien, toujours si occupé de ses travaux agricoles, jouissait alors de quelque repos, et le beau temps l'invitait à la promenade. Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers que l'on recouvrait de branches d'épinette, on tuait le veau gras, et le marchand avait bon débit de ses boissons. Aussi, dès le vingt-troisième jour de juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, toutes les maisons, à commencer par le manoir seigneurial et le presbytère, étaient-elles encombrées de nombreux pèlerins.

Le seigneur offrait le pain bénit... Ce n'était pas petite besogne que la confection de ce pain bénit et de ses accessoires de *cousins* (gâteaux), pour la multitude qui se pressait, non seulement dans l'église, mais aussi en dehors du temple, dont toutes les portes restaient ouvertes, afin de permettre à tout le monde de prendre part au saint sacrifice. Il était entendu que le seigneur et ses amis dînaient, ce jour-là, au presbytère, et que le curé et les siens soupaient au manoir seigneurial. Un grand nombre d'habitants, trop éloignés de leurs maisons pour y aller et en revenir entre la messe et les vêpres, prenaient leur repas dans le petit bois qui couvrait le vallon, entre l'église et le fleuve Saint-Laurent.

Philippe Aubert de Gaspé, Les Anciens Canadiens, *Coll. Bibliothèque québécoise (Fides), Montréal.*

Hymne au «Bas de Québec»

Je t'aimais tant, pays de mes jeunes années,
Que j'ai gardé toujours en moi ton souvenir.
Le sort eut beau souffler au vent mes destinées,
Je t'apporte un amour que rien n'a pu ternir.

Vaste plaine à carreaux où les avoines d'or
S'étendent mollement dans leur décor de saules,
Où les troupeaux songeurs que l'équinoxe endort
Vers le ruisseau voisin balancent leurs épaules.

Fleuve où j'allais rêver au vent des promontoires,
Regardant s'écrouler, là-bas, sur les récifs,
Les houles qui giclaient en larges flots de moire
Jusqu'au lointain poudreux des horizons captifs.

Quais aux plançons verdis par les baisers des flots
Où les pêcheurs muets s'estompent dans la brume;
Abordage éperdu des mers aux longs sanglots
Brandissant leurs cheveux éblouissants d'écume.

Plages d'or où les «crans» font des taches plus sombres,
Où la «pêche» «tendue» en zigzags vers la mer
Semble indiquer au loin, passant comme des ombres,
Le morne défilé des élégants steamers.

Montagnes d'outremer où l'on voit se percher
Des fermes en plein ciel, que la forêt emmure,
Couronnant le sommet des farouches rochers,
Comme des écussons sur l'acier d'une armure.

Et vous, les monts du sud aux versants affaissés,
Comme sous le fardeau obscur des millénaires,
Retraites de fraîcheur d'où les champs assoiffés
Attendent le breuvage haletant des rivières!

Collège de Sainte-Anne, au loin, sur la colline,
Tel une forteresse au milieu d'un jardin,
Tu t'incrustes au coeur des souples mousselines,
Que pointillent de vert les têtes des sapins.

La plaine, de partout, s'entr'ouvre comme un vase,
Entre chaque taillis surgit une maison.
L'Alleluia pensif des clochers en extase
Chemine, harmonieux, au bout de l'horizon.
Ô pays de lumière et de rusticité,
Où la légende vibre aux humains fraternelle,
Pays que la «jongleuse» a jadis visité,
Où son pied s'est gravé sur la roche éternelle,

Pays que j'ai quitté, mais que j'aime toujours,
J'aurais voulu fixer tes sites grandioses
En un hymne brûlant comme un premier amour
Où j'aurais pénétré jusqu'à l'âme des choses;

J'aurais voulu graver du burin de mon style,
Dans le bronze des mots, tes contours imprécis...
Hélas, je n'ai tracé qu'une esquisse débile
De ton âme innombrable, ô mon pauvre pays!

François Hertel